

« Jeune homme en colère »

Yvon Dubeau

Numéro 59, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dubeau, Y. (1991). Compte rendu de [« Jeune homme en colère »]. *Jeu*, (59), 174–176.

«jeune homme en colère»

Pièce de John Osborne; traduction : Jean-Luc Denis. Mise en scène: Claude Poissant, assisté d'Alain Roy; décors : Claude Goyette; costumes : Marc-André Coulombe; éclairages : Claude Accolas. Avec Luc Gouin, Isabelle Miquelon, Aubert Pallascio, Luc Picard, Sophie Prigent et Michel Thériault. Production de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, présentée à la Salle Denise-Pelletier du 15 janvier au 21 février 1991.

l'orage au cœur

Dans l'Angleterre des années cinquante, il n'y a plus de grande cause ni de place pour l'héroïsme: à l'Est, le communisme n'a pas rempli ses promesses d'égalité et de justice pour tous, la lutte contre le nazisme est terminée, le soleil se couche sur l'empire, et l'Angleterre s'endort dans son rigide confort bourgeois tandis que la culture s'américanise... Un jeune homme, Jimmy Porter, mesure à la fois le vide de cette société et son impuissance à échapper aux structures sociales héritées du passé. Déçu et révolté, il noie son idéalisme dans le venin d'une colère anarchique.

John Osborne a vingt-cinq ans lorsqu'il écrit *Jeune Homme en colère*. Il est lui-même un jeune intellectuel issu d'une famille pauvre de la classe moyenne de la banlieue londonienne. Son texte est une pierre lancée dans la vitrine d'une Angleterre embourgeoisée, satisfaite et repue. Créée à Londres en 1956, la pièce connaît un succès immédiat et donne même naissance à un mouvement, celui des «Angry Young Men». Jimmy, le personnage principal, sera pour l'Angleterre le type du jeune rebelle qu'incarnera de ce côté-ci de l'Atlantique, de façon beaucoup plus mythique, un certain James Dean.

Jimmy Porter (Luc Picard) est un jeune intellectuel coincé. Bien qu'il ait eu accès à l'éducation et à la culture, bien qu'il soit un bon musicien, bien qu'il ait épousé une femme issue d'un milieu aisé, il ne trouve aucune occasion de se réaliser. De plus, il est rejeté par cette classe bourgeoise qui sait utiliser toutes les ruses, même les plus inavouables, pour se rendre inaccessible. En rupture avec sa belle-famille, Jimmy gagne sa vie de façon plutôt misérable dans un petit

commerce de bonbons. Il habite avec sa femme Alison (Sophie Prigent) un modeste logement sous les toits qu'ils partagent avec un ami, Cliff Lewis (Luc Gouin). Comme son époque n'est plus celle de l'action ni des grandes causes, il ne lui reste que la parole, dont il ne se prive pas.

Le premier acte de la pièce se déroule un dimanche pluvieux d'avril où Jimmy cherche quoi faire pour échapper à la platitude envahissante. Cliff et lui lisent les journaux; Alison repasse. Pour Jimmy, tout suinte le vide autour d'eux, même les journaux. Le dimanche, on fait du sur-place, dit-il. Jimmy valorise ce qui est mordant, tranchant, énergique, enthousiaste, mais il a l'impression qu'autour de lui personne ne pense, que tout le monde s'en fout, que nul ne veut s'élever au-dessus de son abrutissement. Il propose un nouveau jeu : faire semblant d'être un être humain, d'être vivant. «Que c'est ennuyant de vivre à l'ère américaine!» s'exclame-t-il. Unique percée de soleil dans sa vie sans horizon, une aventure qu'il a eue avec une femme plus âgée que lui dans sa jeunesse : «Juste être avec elle, c'était une aventure.» Jimmy exprime ses états d'âme avec véhémence, mais il découvre très vite que personne n'écoute quand il parle : sa voix est neutralisée par l'indifférence générale.

Les attitudes franchement misogynes de Jimmy à l'égard de sa femme, la méchanceté de ses propos, ses attaques incessantes contre l'hypocrisie de la bonne société, son cynisme parfois gratuit en font un personnage très dérangeant, voire déroutant. Comme le dira plus tard Helena, l'amie d'Alison, Jimmy est un être perdu dans une époque qui ne lui convient pas. Impuissant et isolé, il passe sa rage sur ceux qui l'entourent. Il bave le sarcasme au-delà de toute mesure, puis, épuisé, il prend sa trompette et berce son mal à l'âme.

Deux femmes vont partager successivement la vie de Jimmy : Alison et Helena. Curieusement, bien que très différentes, elles auront à son égard des comportements similaires. Alison est une jeune bourgeoise qui a quitté son univers pour suivre Jimmy. Au deuxième acte, elle explique à Helena qu'elle a été attirée par Jimmy parce que tout en lui avait l'air brûlant, parce qu'il était

jeune, beau, fragile... Mais après trois ans de mariage, Jimmy entretient avec elle une relation destructrice. Il lui rappelle sans cesse le caractère ridicule des occupations auxquelles elle consacre ses journées, comme le repassage, il la détruit par d'incessantes attaques verbales qui minent sa confiance en elle, il s'en prend à ses parents, à sa mère surtout qui avait engagé des détectives pour enquêter sur son futur gendre dans le but d'éviter à sa fille cette mésalliance... Alison accepte tout ce mépris; elle s'enferme dans la soumission et le mutisme à tel point que Jimmy finira par admettre : «C'te fille-là peut t'arracher le bras avec ses silences.» Mais il faut voir au-delà des apparences : Jimmy ne peut accepter de voir Alison se pencher sur la planche à repasser, s'enfermer volontairement dans des gestes futi-

les et se résigner. Il la provoque, il veut l'arracher à sa léthargie.

L'attitude de Jimmy à l'égard d'Alison inspire d'abord du mépris et du dégoût à Helena Charles (Isabelle Miquelon), une amie d'Alison qui fait subrepticement une visite chez eux. C'est elle qui poussera Alison à quitter cette «maison de fou» et qui écrira même au père d'Alison, le colonel Redfern (Aubert Pallascio) pour qu'il vienne la chercher. Mais, pêtée secrètement d'admiration pour un Jimmy qu'elle attaque durement devant Alison, fascinée à son tour par son discours et sa révolte, après avoir organisé le départ d'Alison, elle abandonnera son milieu et son métier de comédienne pour vivre dans l'ombre de Jimmy. Ironiquement, on la retrouve plusieurs mois plus tard dans la même position de soumission consentie. C'est dimanche, elle repasse tandis que Jimmy et Cliff lisent les journaux. Cette scène du troisième acte donne l'impression d'une impasse à laquelle les personnages ne peuvent échapper.

Mais cette impression est dissipée dans la dernière scène. Après les douleurs de la séparation, après la mort de l'enfant qu'Alison attendait, après le départ d'Helena qui se rend compte qu'elle ne peut fonder son bonheur sur la souffrance de quelqu'un d'autre, Alison et Jimmy se retrouvent. On découvre alors un Jimmy aux abois, un être fragile, un écorché vif qui crie son besoin d'affection. Deux passages antérieurs du texte nous préparaient déjà à l'expression de cette sensibilité extrême qui ronge le personnage de l'intérieur : le récit de la mort de son père et l'attitude qu'il adopte à la mort de madame Tanner. Dans les deux cas, il les accompagne pas à pas jusqu'à la mort; dans les deux cas, il déplore l'indifférence et l'abandon dans lesquels son époque rejette ceux qui souffrent. Le dénouement se présente alors comme une sorte de seconde chance pour Jimmy et Alison, la possibilité d'un recommencement. Il y a peut-être une issue, autre chose au-delà de la révolte.

Deux personnages de *Jeune Homme en colère* : Jimmy Porter (Luc Picard) et sa femme (Sophie Prigent). «Dans l'Angleterre des années cinquante, il n'y a plus de grande cause ni de place pour l'héroïsme.» Photo : André LeCoz.



Ce n'est pas la première fois que cette pièce est jouée au Québec. Déjà en 1962, au début de la Révolution tranquille, Robert Gadouas interprétait Jimmy dans une version intitulée *la Paix du dimanche*. L'œuvre a été reprise périodiquement depuis avec un succès toujours renouvelé. Malheureusement, à mon avis, la production de la N.C.T. n'avait pas l'impact qu'on serait en droit d'attendre d'un texte aussi percutant et intelligent. Malgré de bons moments, le jeu des comédiens n'était pas assez appuyé, la mise en scène manquait de relief, et la colère de Jimmy tombait trop souvent à plat. À un moment, le jeu frôlait même le cabotinage. Une interprétation inégale diluait l'intérêt et détournait notre attention de la douleur dont est empreint le texte d'Osborne. C'est ce qui explique peut-être aussi l'attitude réservée du public à la fin de la représentation le soir où j'y suis allé. Un bon moment : Aubert Pallascio, qu'on ne voit pas assez souvent au théâtre, réussissait à donner le ton juste à son personnage très *british* de Colonel à la retraite et à nous rendre plutôt sympathique ce vieux nostalgique de l'ère édouardienne.

Pourtant l'ensemble n'était pas sans intérêt. Les décors étaient remarquables de réalisme : un logement pauvrement garni avec des meubles d'époque respirant la gêne et la promiscuité, des toits qui l'enserrent de chaque côté et sur lesquels se promène, l'orage au cœur, un trompettiste qui reprend inlassablement sa plainte, un éclairage suggérant un ciel lourd et tourmenté, avec beaucoup d'à-propos. Voilà des éléments qui savent créer une atmosphère, moduler le drame, faire pénétrer l'âme d'un texte. La scène finale produisait aussi un heureux effet. Le logement des Porter s'estompe tout à coup dans le noir tandis que l'éclairage nous fait voir les murs de la scène. En même temps, Jimmy et Alison sortent de leur misérable logis et s'avancent à l'avant-scène. Ainsi s'établit le passage entre le caractère particulier du drame qui nous a été présenté et le caractère plus universel de l'être qui découvre l'importance et la force rédemptrice des émotions, de la tendresse et de l'amour si indispensables pour supporter la douleur et la vie. Car la vie est pleine de pièges pour les pauvres «écureuils» et les pauvres «ours»,

animaux auxquels se comparent Alison et Jimmy.

Osborne a été surnommé «la voix de sa génération». Mais la révolte de la jeunesse devant une société adulte qui n'a rien d'exaltant à lui offrir est encore un thème d'actualité. La N.C.T. a fait un choix heureux en présentant cette œuvre à un public adolescent. Le thème est pertinent. Quelles sont aujourd'hui les causes qui animent la jeunesse? Quelles sont les causes dignes d'être défendues? Après la charge des années héroïques, après la déconfiture des années quatre-vingt, que reste-t-il à offrir à la jeunesse? Nous sommes aujourd'hui à une époque de vide et d'ennui qui a mis tous ses espoirs dans la consommation, une époque sans âme, perdue dans des états d'âme. Une partie de la jeunesse s'ennuie à cause d'une absence d'idéal et de projet de société valable, et les sautes d'humeur qui l'agitent parfois sont peut-être, comme pour Jimmy, une tentative d'échapper au désespoir.

Osborne voulait ébranler nos certitudes et nous obliger à pénétrer au cœur d'une certaine révolte qui secouait non seulement la jeunesse d'Angleterre mais aussi celle des pays industrialisés après la guerre. La pièce est provocante. Malheureusement, l'intensité du cri de Jimmy Porter s'est perdue. Entre les deux temps de cette pièce, entre révolte et refus d'un côté, désir et découverte de la tendresse de l'autre, je me suis mis à imaginer dans la peau de Jimmy — nostalgie sans doute! — un Robert Gadouas qui avait l'étoffe de ces comédiens instinctifs qui savent jouer comme des bêtes la colère, le désespoir et la fureur de vivre. J'ai aussi pensé à l'albatros, celui de Baudelaire, pour l'image.

yvon dubeau